

Livre Second :
Ainsi s'achève le mythe
Version noire

Table des matières

Chapitre XIV : Enfin vint le tournoi.....	3
Chapitre XV : Le dîner aux chandelles	9
Chapitre XVI : Faire l'amour	14
Chapitre XVII : Retour projeté à Étrépigny	20
Chapitre XVIII : Je t'ai enfin trouvé, trésor !.....	25
Chapitre XIX : Et à la fin... ..	31

Chapitre XIV : Enfin vint le tournoi

Finalement, je ne sais pas ce qui m'a pris... M'inscrire à ce tournoi était sans doute une folie. Je me demande si la solution de l'échange n'était pas la plus appropriée..."

Nous en étions à la veille du tournoi. Norbert tournait en rond au milieu de la pièce, sous les yeux de Mathurine. Depuis quelques jours, il se sentait raide de partout. Il avait l'impression que son corps, jadis son allié le plus fidèle, le lâchait morceau par morceau. Que quelque chose lui tirait dans le mollet, puis dans le coude, que le moindre mouvement pouvait s'achever sur un lumbago. Rien n'allait comme il l'avait espéré. En proie à un horrible doute, il réfléchissait tout haut, les mains derrière le dos. Et que faire de cet enfant ? Était-il de lui, d'abord ? Rien n'était certain. Mais pour le peu qu'il s'en souvint, il ne lui avait pas semblé, durant l'étreinte, que la fille fût un tant soit peu dégourdie. Mathurine ne pouvait pas se tromper. La gamine était une jeune paysanne simplette, habituée depuis son jeune âge à baisser les yeux et à compter les coups (et encore n'allait-elle pas plus loin que trois).

Il ne fallait pas chercher ailleurs : il s'était montré gentil et entreprenant, elle avait cédé, un enfant était survenu. La jeune femme n'était pas de taille à machiner. Finalement, à très court terme, il serait possible de l'installer quelque part, dans une petite dépendance, avec un bon mari et une petite prébende. Quant à Augustin, il s'en occuperait personnellement ; ce second fils grandirait avec Antoine. Sitôt qu'il serait rentré à Marseille, Norbert courrait chez son avoué pour lui donner une situation et une existence officielle.

Mathurine qui ne lâchait plus le petit Augustin d'un pouce assurait qu'elle trouverait facilement une nourrice.

– Mais il te faut le grand d'abord, dit Mathurine. Il faut y aller, maintenant, sinon, le tournoi, il sera fini avant d'avoir commencé ! Justin t'attend déjà à

Veynes. Il veillera sur toi. Ces histoires avec le petit, ce n'est pas le moment. Allez, zou, le tournoi commence demain.

– Tu as raison, ma bonne Mathurine dit Norbert, je me distrais de problèmes, je suis parti ! Il lui claqua deux bonnes bises sur les joues, mit son chapeau, sauta sur son cheval et partit vers Veynes.

Avec six lieues à parcourir, Norbert escomptait arriver en fin d'après-midi, gage d'un bon repas et d'une nuit de sommeil. Justin avait trouvé à les loger et nourrir dans un petit moulin situé dans les faubourgs de la bourgade et l'y attendait. De quoi éviter les excès et les dérangements, car on avait tenu compte du fait que durant la semaine encadrant le tournoi, Montmaur serait comme à son habitude livrée à tous les excès.



On s'en doute, la naissance du second dauphin n'était qu'un prétexte trouvé par Madame la Marquise de Jussieu-Fronsac pour échauffer l'économie de la bourgade et s'assurer de coquettes rentrées. C'était son troisième tournoi et l'affaire était déjà bien rodée. L'argent appelle l'argent, n'est-ce pas ? C'était sur ce principe que la belle marquise avait fondé son entreprise.

Une telle organisation, si richement dotée, n'était pas qu'une affaire de prestige : il ne s'agissait pas uniquement d'attirer les meilleurs joueurs, mais surtout de drainer tous ce que les environs comptaient de camelots divers, de fermiers avides d'échange, d'entrepreneurs de toutes sortes, de consommateurs idiots et de parieurs inconséquents. Les pécunes allaient circuler, par-dessus et par dessous... Et quant à la partie qui se perdrait dans l'opération, il n'y aurait pas grand-chose à faire pour qu'elle atterrisse directement dans les poches de la marquise. Car elle régnait en maître sur les paris clandestins, prélevait son pourcentage tous les échanges et avait posté, sur tout ce que la région comptait de chemins mal famés, des petites troupes de malandrins, chargés de détrousser ceux qui auraient échappé à la ruine immédiate ; l'affaire s'annonçait donc fructueuse.

La seule chose qui tourmentait un tant soit peu la Marquise, c'était cet imbécile de Lachassaigne. S'appuyant sur son réseau, il n'avait pas été trop compliqué de le localiser et de le faire suivre discrètement. Grâce aux bons soins de Justin et Mathurine, Jussieu-Fronsac était informée quasiment jour après jour de son état d'esprit et de ses intentions. Participer au tournoi, c'était d'une cocasserie ! Elle en avait beaucoup ri. Et ce deuxième fils, tombé du ciel, trop beau pour être vrai ! On s'en était beaucoup gaussé : que bénie soit cette petite intrigante à la cuisse légère et au ventre fécond, une brillante carrière s'ouvrait devant elle, elle en ferait une de ses dames d'atours !

En attendant, il fallait faire les choses vite et bien. Il n'était évidemment pas question de laisser Norbert participer au tournoi. La discrétion était de mise. Il s'agissait de s'emparer du benêt sans faire de vagues, avant de s'amuser un peu. "Ne me l'abîmez pas, avait-elle ordonné à Fonterelle, même si vous en avez envie ! Votre tour viendra, soyez-en sûr, je n'en aurais pas besoin longtemps."



L'embuscade était fixée à la sortie de La Roche-des-Arnauds, le dernier village avant Montmaur, au débouché d'un petit pont. Norbert vit soudain surgir trois individus masqués des broussailles. Il reconnut tout de suite Fonterelle parmi ses agresseurs, car ce dernier lui adressa la parole pour lui intimer l'ordre de le suivre sans rechigner. "J'aurais dû m'assurer de l'avoir occis", se reprocha Norbert au moment où il se rendit aux trois hommes. Il se laissa ligoter et bâillonner. Il n'était pas nécessaire de lui dire où il allait.

Les trois hommes avec leur prisonnier attendirent la soirée pour pénétrer dans le château. Ninon les attendait dans l'entrée principale. Norbert fut jeté à ses pieds.

– Monsieur Lachassaigne ! quel honneur !

– Tout l'honneur est pour moi. Je suis venu chercher mon fils .

– Ha, ha, ha, vous entendez, vous autres, il est venu chercher son fils !

s'esclaffa Ninon. Mais lequel ? On dirait qu'ils se multiplient ces derniers temps. Vous êtes un bon géniteur, vraiment !

– Espèce de gorgone, je vous préviens, si vous touchez à un seul chev...

Un coup de botte planté dans la mâchoire de Norbert l'empêcha de terminer sa phrase.

– D'une part, monsieur Lachassaigne, je goûte assez peu d'être insultée, d'autre part, seriez-vous le pire des goujats que vous n'êtes pas en position de le faire, ce me semble. C'est moi qui conduit la discussion, voyez-vous- ! Mais je comprends votre impatience. Vous êtes venu pour le tournoi, n'est-ce pas, eh bien, jouons !



On emmena Norbert dans la partie arrière du château, à laquelle une annexe en bois avait été rajoutée. Lorsqu'ils y pénétrèrent, Norbert comprit qu'il s'agissait d'une salle de jeu de paume. Alors, l'offrant au regard de son invité, la belle Ninon la Mort crut bon de préciser :

– Vous ne rêvez pas, il s'agit bien d'une salle de paume. Personne ne la connaît que de rares initiés... C'est mon père qui l'avait fait construire, je ne m'en sers que pour mes besoins propres, pour mes petits tournois personnels, en quelque sorte. Notez qu'elle me sert aussi de salle d'armes mais ce détail ne vous intéresse guère : vous n'êtes pas ici pour vous battre ! Allons, que l'on fasse paraître votre adversaire !

Surgit alors La Pogne. C'était presque un spectacle comique de voir le géant chaussé de sandales à talons, d'une culotte qui galbait ses impressionnants mollets et d'une chemise bouffante. De plus, l'homme paraissait déconfit.

– Voilà où nous en sommes, messieurs, dit Ninon. Je ne vous présente pas, vous vous connaissez... Il paraît que l'un sauve l'autre lorsqu'il en a l'occasion. C'est fâcheux et j'ai décidé que cela en était fini. Or voici ma proposition : Monsieur Lachassaigne, vous êtes venu chercher votre fils, il est à vous ;

Monsieur La Pogne, vous cherchez mon pardon, il est à vous également. Mais j'ai cru bon, pour notre divertissement, d'y ajouter une condition. Un seul d'entre vous deux accédera à son désir, il lui suffit de l'emporter, à la loyale. Messieurs, à vous de jouer, le service est à Lachassaigne !



Il n'y eut pas de rencontre à proprement parler : La Pogne n'avait jamais tenu une raquette de sa vie ; il n'était habitué qu'aux haches d'abordage et qu'aux racloirs de potager. Toutes ses balles directes furent fautives, tous ses renvois avortèrent. Norbert, concentré sur sa tâche, ne le regardait pas. Il semblait survolté par l'enjeu. Il emporta les deux premières manches en l'espace d'un souffle ; bientôt vint la dernière balle...

C'est alors, au moment de livrer, qu'il arrêta brusquement son geste. Il posa sa raquette au sol et prit la direction de la galerie. Un geste de Ninon fit qu'on le laissa pénétrer. Notre homme vint se placer en face de Ninon.

- Une question, Madame, une réponse et nous en finissons !
- Posez votre question, vous aurez votre réponse, dit-elle narquoisement.
- Nous avons défini l'enjeu, Madame, non le gage : qu'advient-il au battu ?

Ninon éclata de rire.

- Le battu, mais mon cher, que gagne un battu ? c'est un duel !
- Un duel, Madame ?
- Comme je vous le dis : un duel.
- Ce qui signifie ?
- Vous m'agacez, Lachassaigne ! car vous savez très bien ce que cela signifie. Mais que craignez-vous ? votre fils vous est presque rendu, votre adversaire a un genou à terre, achevez, morbleu ! Auriez-vous peur du cours naturel des choses ? Il faut bien que le sang coule !

Norbert croisa le regard de La Pogne, resté sur le terrain. Puis il se retourna vers Ninon.

– Ce duel est une farce, Madame, je n’ai pas eu d’adversaire. Je ne vous fais pas confiance. Et je ne serai pas l’instrument de votre vengeance. À vrai dire, je ne goûte point les duels, ce sont des exécutions déguisées sous couvert d’honneur. Je suis fatigué de courir derrière ce qui me revient. Je n’ai pas sauvé cet homme pour être la cause de sa mort. Je ne tuerai personne, madame ! Si vous saviez à quel point je me sens soulagé de voir votre abruti de Fonterelle vivant, vous le comprendriez. Je vous donne le salut, Madame, j’arrête ici la comédie !



Norbert tourna les talons, remonta sur le terrain, salua La Pogne, ramassa sa raquette. Au moment où il s’apprêtait à quitter le terrain, Ninon, qui était restée muette, l’y rejoignit. Elle était accompagnée par trois de ses sbires.

– Vous avez raison, dit-elle à Norbert, la comédie est finie. Messieurs, emparez-vous de lui ! Sa place n’est pas sur un terrain, c’est un lâche ! Le cachot lui conviendra mieux ! Mais assurez-vous de son confort et surtout ne le brutalisez nullement, encore qu’il le mérite. Je lui laisse la vie sauve. Il me vient un projet.

Chapitre XV : Le dîner aux chandelles

N'hésite pas à avoir la main lourde : cette viande est coriace, il nous faut l'attendrir !”

La puissante main de Fonterelle s'abattit sur la joue de Norbert.

– Oh, un soufflet, j'adore ça ! conclut Ninon la Mort en battant des mains. Encore, et plus fort ! Puis nous nous occuperons de La Pogne !

– À vos ordres, boss ! répondit Fontenelle, qui n'en demandait pas tant. Une volée de coups s'ensuivit. Debout, entravé par des menottes en fer, plaqué le dos à la paroi du cachot, Norbert encaissait toujours sans broncher.

– Il me vient une idée, fit Ninon. Mettons le corniaud cul nul et donnons-lui la fessée, il l'a bien mérité.

On détacha Norbert, qui fut déshabillé, jeté à terre, empoigné par deux sbires qui le mirent à quatre pattes, la tête tournée vers le mur, de sorte que Norbert entendait les plaisanteries sans rien voir d'autre que les pierres taillées du mur du cachot.

– Regardez fit Ninon, on lui voit bien les testicules ! Quelle est la taille du chibre, messieurs ? Ce point est d'importance ! Et cet œil froncé, quelle tentation ! La chandelle, je vous prie, j'ai besoin d'un manche !

– Je vous en supplie, Ninon, au nom du ciel, ne me faites pas ça !

– Mais mon cher, je vous assure qu'on peut y prendre du plaisir ! Ce n'est pas pour rien que l'église en interdit la pratique ! Détendez-vous, tout va bien se passer, je connais mon affaire. Ce cher René ne vous l'a pas dit ? Il vaut mieux ne penser à rien et pousser un bon coup : le plaisir est derrière, si vous me passez l'expression. Allons, mon cher, si vous ne l'avez pas encore fait, vous saurez du coup ce qu'il vous réservait ! Bienvenue chez les sodomites ! Pensez aux mousses, aux moines novices, aux filles publiques, au peuple livré à la merci des puissants ! C'est leur lot quotidien ! Pensez-y, morbleu, et ne ramenez pas tout à votre intimité : il ne suffit que d'accepter son sort pour s'en satisfaire ! Donner du plaisir, voilà le meilleur moyen d'en prendre !

Norbert n'était pas de cet avis ; il aurait voulu mourir. Il sentit avec effroi l'instrument de Ninon se frayer un cruel chemin dans son anus, pensa s'évanouir, ferma les yeux sur sa douleur et son humiliation. La cruelle lui trifouilla le fondement durant des minutes qui lui semblèrent des siècles.

– Et voilà, dit-elle en retirant la bougie : du sang et de la merde. Voilà ce que nous sommes, et vous en particulier.

– Tu me le paieras, sorcière !

– Hé là, pas de ça Lisette ! Allez, encore un tour. Appelle ta mère, charogne, tu vas en avoir besoin ! J'arrêterai quand tu pleureras sur ton sort, que tu la maudiras d'être né ! En attendant je tourne ; la merde et le sang ne me font pas peur : c'est là-dedans que nous naissons, et c'est là-dedans que nous mourrons tous ! Et surtout, vil étron, tu ne t'avises jamais de me tutoyer, c'est compris ? Et tu m'appelles maîtresse !

– C'est compris... maîtresse... Maman, au secours !

– Ah, c'est mieux, permets-moi d'insister pour m'assurer que c'est bien entré dans ton cul et dans ta tête. Et profite de l'occasion pour te visser ça dans le crâne : du sang et de la merde, tu es du sang et de la merde ! Fonterelle, allumez la chandelle, je vous prie, je veux qu'il sente une autre chaleur l'envahir !



– Alors, qu'est-ce qu'il est, le bel enculé ?

– Du sang et de la merde, maîtresse.

– Plus fort !

Norbert, qui n'était plus que souffrance et soumission, hurla à pleins poumons.

– Du sang et de la merde, maîtresse !

– C'est bien : la leçon est apprise, ce me semble. Du sang et de la merde ! Saperlipopette, cela me plaît. Bon, assieds-toi à table et causons ! Que diriez-vous d'une frugale collation ? Nous ferions un petit souper aux chandelles. L'endroit est si charmant !

Ninon la Mort désigna une chaise à Norbert, d'un geste qui n'appelait aucune contestation. Celui-ci s'assit avec d'infinies précautions.

– N'en fais pas tant, ce n'est pas la mort, que diable ! Tiens, en parlant de mort et de diable, connais-tu l'histoire d'Angleterre ? Oh, note bien que je ne nourris aucune sympathie particulière pour cette grande nation... Ne dit-on pas que Dieu a créé la France car il était de bonne humeur, et que considérant son œuvre trop parfaite, il créa ensuite l'Angleterre pour que nous ayons une idée de l'enfer ? Mais bon, certaines histoires sont éclairantes – à ce propos, ça va, le séant ? – et donc, il y eut un roi... Je pense qu'il s'agit d'Édouard II. L'inverti avait des amants, des projets, une couronne. Mais il avait aussi une femme, nommée Isabelle, qui était éperdument amoureuse d'un seigneur – Mortimer, Blake, je ne sais plus son nom. Les deux amants conçurent le projet d'éliminer le roi et y réussirent. Édouard II fut emprisonné dans une geôle au château de Berquelet, un nom comme ça. C'est là qu'il mourut... Sais-tu comment ? On lui enfonça un tison incandescent dans le fondement. Il faut dire que c'est par là qu'il avait péché. Il paraît que c'est une mort longue et atroce... Pour l'avoir vu pratiquer sur un prêtre espagnol, je n'ai aucun mal à me le figurer. L'imbécile refusait de nous céder un ciboire d'argent. C'était son destin : les desseins du Seigneur, eux, sont impénétrables ! Tu ne manges pas ? J'aurais sans doute dû prévoir autre chose... Des huîtres, peut-être ?

– Je n'ai pas très faim, à la vérité... maîtresse.

– Il te faut prendre des forces, voyons, je nourris de grands projets pour toi.

– Mais je voulais juste récupérer mon fils, sanglota Norbert à demi, je n'ai jamais fait de mal à personne !

– Jamais ? Mais qui peut dire ça ? Souffrir ou faire souffrir, tromper ou être trompé, mais n'as-tu donc jamais aimé ?

– Ce n'est pas ce que je voulais dire. Et puis, qu'est-ce que cela à voir ? Aimer, ce n'est pas souffrir ou faire souffrir : c'est avoir quelque chose à perdre.

– Ah, Norbert, mais quelle âme généreuse ! Quelle réponse pleine d'esprit ! Et moi qui ne te prenais que pour du sang et de la merde ! Mais n'est-ce pas ce que tu es avant tout ?

– Si, maîtresse.

– Bien, je ne veux plus t’entendre à présent, sinon quand tu auras la parole. Où en étais-je ? Édouard II, mon curé espagnol. Ah oui, j’y reviens... Et donc, mon cher Norbert, voici ce que je te propose. Repartir avec Antoine, il n’en est pas question – pour cela, il fallait gagner la rencontre, c’est trop tard. Repartir sans lui n’est pas possible non plus. Déjà, tu n’es pas en état de gambader, ensuite, je n’ai aucune raison de te faire confiance : tu vas courir partout raconter ton infortune. Ce n’est pas que je craigne pour ma renommée mais je préfère rester discrète, tu comprends ? Les meilleures affaires se font dans l’ombre. Enfin, à part la chose, évidemment, que je préfère en pleine lumière, pour l’exaltation des corps et des sens. Comment forniques-tu, Norbert ? voilà une question qui m’intéresse.

– Je vous demande pardon, maîtresse ?

– C’est un point de détail, à la vérité, je te laisse toute fantaisie, pour autant que tu sois vigoureux. Je m’endors dans les bras d’un amant tiède, il me plaît même qu’ils fussent un peu brutaux. Je sais tout, Norbert, je sais qu’Antoine n’est pas mon fils. Ce bâtard de Veyrand m’a roulé, il m’a fallu du temps pour le comprendre. Henri, que j’aimais plus que tout au monde, était mon fils, pas Antoine. Je suis tombée dans le piège. Et donc, j’ai pensé, comment expliquer, j’ai pensé qu’une bonne manière de résoudre mes problèmes – et ceux d’Antoine qui se sent si seul – était de lui faire un petit frère et de remplacer mon Henri. Alors naturellement, j’ai pensé à toi. Ton fils, le mien désormais, est beau. Tu es bel homme, tu as de l’esprit, du courage ou de l’inconscience, tu tiens plus à la vie qu’à ton cul : ces qualités proviennent d’une robuste lignée... Et donc, je ne vais pas y aller par quatre chemins, Norbert, voici ma proposition. Soit tu me fais un enfant, je te laisse la vie sauve et tu verras ton fils... Soit c’est le pal, tel qu’Édouard II le connut intimement.



Norbert leva difficilement les yeux vers Ninon la Mort. Celle-ci, parfaitement détendue dans son juste-au-corps noir, était sans doute très belle, mais elle ne suscitait aucun désir en lui. L’idée d’un coït avec elle lui donnait envie de vomir. Hélas, il valait mieux le lit que le cercueil.

- J'accepte... maîtresse, vous aurez ce que vous voudrez.
- Très bien, Paris ne s'est pas fait en un jour... Il nous faudra sans doute un peu de temps pour arriver à nos fins. Dans l'attente, nous reviendrons si vous le désirez dans ce donjon, mais pour d'autres jeux : je vais donner l'ordre de te préparer un bain de siège ainsi qu'un séjour plus confortable. Tu as choisi la vie, Norbert, nous allons nous entendre ! Reprends de ces délicieux légumes, ce sont des artichauts. Regarde combien ces concombres sont de grande proportion... Ah, il ne s'agirait pas de les couper en rondelles !

Dédaigneusement, Ninon la Mort jeta dans son assiette un de ces oblongs légumes et le croqua avec appétit.

- Dommage que ce ne soit plus la saison des asperges... Je les adore, cela goûte un peu la pisse, dit-elle. Allons, je te laisse, nous en parlerons demain. Enfin parler... Tu vas surtout me baiser, Norbert, et comme il est nécessaire ! Ah, dernier point, j'allais oublier, s'exclama Ninon en atteignant la porte du cachot, il y a eu une dénonciation... Des rumeurs bruissent. Il paraît qu'on recherche un certain Lachassaigne. C'est un riche, très riche Marseillais. Il est impliqué dans l'incendie d'une abbaye dans lequel plusieurs ecclésiastiques trouvèrent une mort atroce, soit par défenestration, soit par brûlure. Il se dit qu'on entendait les malheureux hurler jusque dans les villages voisins ! Depuis le criminel se terre. Enfin, c'est bientôt du passé : ses biens ont été saisis et lui, au terme d'un procès prestement expédié, condamné à la pendaison pour ses forfaits. Il n'est que de le trouver : la potence est prête. Seul un miracle, ou l'intervention d'une personne puissante, de noble extraction et assez riche pour épicer les juges, pourrait l'empêcher d'entendre de la part du bourreau ces mots d'apparence banale : suivez-moi.

Chapitre XVI : Faire l'amour

D'une vigoureuse poussée, Norbert fut introduit dans la chambre à coucher de Ninon la Mort. Celle-ci l'attendait, mollement étendue sur le lit, nue comme au premier jour, en train de lire un ouvrage finement relié.

– Ah, mon cher, dit-elle à Norbert, je vous attendais, lisant quelques pièces rimées de circonstance. Mais entrez, mettez-vous à l'aise, ôtez ces vêtements. Voulez-vous que je vous cite la licencieuse Princesse de Conti pour vous mettre en branle ?

*Les cons et les vautours ont cette ressemblance,
Qu'ils se paissent de cru, et au vif ils vont tous ;
Ensemble leur nature a cette différence,
Que l'un fond sur sa proie, et l'autre fond dessous.*

- N'est-ce pas cocasse ? Eh bien, Norbert, venez-y voir, je suis toute fondue moi aussi. Approchez, vous dis-je !

Norbert jeta un œil effaré aux quatre coins de la pièce. Il n'y avait personne d'autre que Ninon et lui au milieu de cette chambre ornée de tentures noires, taillées dans un velours ourlé de fils d'argent. L'homme n'avait pas encore dégrafé le premier bouton de son pourpoint que la belle vénéneuse s'en occupait déjà. Se collant à lui, elle lui glissa à l'oreille : “Ah mon cher, j'ai tout ce que vous pourriez désirer : une langue de feu, des mains de fée, un con de braise. Faites de moi ce que vous voulez, Norbert : insultez-moi, frappez-moi, forcez-moi, mettez-moi à genoux... Vengez-vous, Norbert, vengez-vous !”

Sur ces mots, Ninon la Mort plaqua une des mains de Norbert sur son sein gauche. Celui-ci était rond et ferme, et sur son flanc extérieur y était délicatement dessinées une minuscule tête de mort et deux roses entremêlées.



– Eros et Thanatos, Norbert, l’amour et la mort. Tout est là. Aimez-vous mon sein, Norbert, ou préfères-tu égarer tes doigts en un autre endroit que la pudeur m’empêche de nommer ?

Norbert sentit alors avec effroi que la prétendue pudique lui posait simultanément la main sur son sexe déjà humide, de telle manière qu’il pensa qu’elle n’attendait que cela et qu’il était là, en fait, comme un godemiché vivant ou pire, comme le taureau face à la vache. Cette pensée le paralysa radicalement. Il sentit qu’elle posait son autre main sur son propre entrejambe résolument flasque. Le pauvre homme était en prime toujours incapable d’articuler le moindre son.

– Mmh, je te connais, tu sais. Mais tu n’as pas l’air bien gaillard ce soir. Nous pouvons si tu veux nous livrer à des jeux en guise d’ouverture. Uses-tu du fouet ?

– C’est que...

– Ah monsieur, expliquez-vous, ou poussez votre avantage !

– Je me sens, comment dire, comme tétanisé... tout cela est un peu brusque. Ne pourrions-nous pas nous allonger, deviser un moment, attendre si je puis user de cette métaphore que la marée monte pour commencer à nager ? L’excès de franchise...

Ninon la Mort lui jeta un regard noir.

– L’excès de franchise ? Te souviens-tu du marché, Norbert ? Fais-nous ton affaire et tu auras la vie sauve ! dit-elle d’un ton rogue. Tu es ici pour me foutre, sacrebleu, eh bien fous, comme tu veux mais fous, et profond, tétanisé ou non ! D’ailleurs ton mot est grotesque. Le tétanisé bande tous ses muscles et durcit jusqu’à en mourir...

– Ce n’est pas si facile. Et rien ne garantit qu’une fois sera suffisante ! J’ai besoin...

– Besoin de quoi ? Faut-il que je la mette en bouche ?

– Surtout pas ! Enfin pas tout de suite, pas comme ça, de but en blanc... J’ai

plutôt besoin de temps, de me sentir à l'aise...

– De te sentir à l'aise ? Mais tu es plus délicat qu'une pucelle, ma parole !

Norbert sentit une sueur glacée qui lui glissait entre les deux épaules. Il n'osait demander à Ninon de se taire ou de se rhabiller.

– Mais regarde-moi, sacrebleu, ne suis-je pas irrésistible ?

– Ce n'est pas le problème ! Je me sens... traqué. Je me sens forcé comme un cerf au moment de l'hallali... Je me sens comme un animal qui...

– Un bougre d'animal sans queue ! Bébert la grenouille ! Oh, mais je sais ce qu'il te faudrait, Bébert, nous y parviendrons, il n'y a pas à sortir de là.

En deux bonds, Ninon fut à la porte. Norbert, qui à cette dernière phrase s'était dit qu'en effet, il n'y avait pas à sortir de là, mais à y entrer, pouvait admirer la ligne parfaite de ses fesses, mais il avait envie de tout sauf de cela. Il se sentait parcouru d'une terreur innommable et, malgré tous ses efforts, il sentait bien qu'il n'y arriverait pas et plus il le sentait, plus il redoublait d'efforts, et plus il redoublait d'efforts plus il sentait que non, c'était impossible, décidément impossible, qu'il n'y arriverait pas et que là aussi, il n'y avait pas à sortir de là, s'il n'y arrivait pas, il n'y arriverait jamais, ou en tout cas pas comme ça. L'ordre de la baiser faisait de lui un déserteur de l'amour.



Ninon ouvrit et hurla dans le couloir qu'on devait lui apporter la bouteille. Puis elle referma la porte, s'enroula dans une couverture et retourna se coucher sur le lit.

– Tu m'y rejoindras quand tu seras capable. Maintenant, retire tes vêtements, fais vite !

En baissant les yeux, Norbert commença de se déshabiller. Durant toute l'opération, il fut suivi par un œil indiscret, ce qui le mettait à la torture.

- Oh, ne fais pas la mijaurée, dit Ninon, je te connais. T'en souviens-tu ?
- Oui, fit Norbert.
- Oui qui ?
- Oui, maîtresse !
- C'est bon, je vois que tu t'en souviens. Eh bien, c'est peut-être ce genre d'excitant qu'il te faut ?
- Non, non. Je vous assure, tout va bien se passer, vous êtes très belle. Disons que tout cela est un peu nouveau pour moi. Je suis intimidé mais cela va aller, je vous l'assure.
- C'est dans ton intérêt.

Norbert fit un effort pour ne pas lui demander de se taire, mais il savait qu'il risquait gros. On frappa à la porte. Ninon dit qu'elle arrivait en passant une robe de chambre, ouvrit et saisit un flacon qu'on lui tendait.

- C'est quelque chose qui vient des îles. On appelle ça du bois-bandé. C'est du rhum arrangé, très efficace. Il vient de la plantation Clément. On ne trouve pas meilleur. Goûte, et largement.

Norbert but au goulot une gorgée d'un liquide qui lui sembla brûlant. Il ne parvint pas exactement à en détailler la composition mais les saveurs aigres-douces du breuvage ne lui déplurent pas. Immédiatement, il en prit une seconde et franche gorgée. En son for intérieur, il se dit que cela lui donnerait du cœur à l'ouvrage. Allons, courage ! Après tout c'était vrai qu'elle était superbe en sa maturité, certes peut-être un peu moins fraîche que la fille du Mas-Rebuffat, le coin de l'œil émeraude commença à se griffer un peu, mais un lieu commun lui vint à l'esprit : cette femme avait la beauté du diable. Et avec ce diable il avait conclu un pacte. Ah oui, elle avait de l'allure, et en d'autres circonstances, également voulues, certes n'aurait-il eu aucune peine à passer à l'acte, mais...

- Alors, dit Ninon, le bois-bandé mérite-t-il son nom ?
- C'est bon, dit-il, j'en sens bientôt les effets. Il faudrait que je puisse me coucher pour... enfin, je crois que quelques caresses pourraient m'inspirer.

- Des caresses, tiens donc ! il ne manquait plus que cela. Enfin, va pour les caresses ! Comment dois-je m'installer ?
- Euh, couchée... sur le ventre.
- Sur le ventre ? Et ma figue, vous en faites quoi ?
- Tu te couches sur le ventre et tu ne poses pas de question ! osa tonner Norbert, enhardi par les deux gorgées d'aphrodisiaque alcoolisé. Je veux voir ton cul, catin !
- Ah, fit Ninon, enfin !



La jeune femme vint se coucher sur le lit et enfouit sa tête dans l'oreiller. Ne sachant que faire, Norbert avala une telle lampée qu'il dut faire trois mouvements de glotte pour l'avalier puis asséna une violente claque sur le postérieur de Ninon.

- Ah, c'est bon ! j'adore ! Je vois que c'est à la fin commencé, c'est le genre de caresse qui me plaît, fit-elle.
- Tais-toi, rugit Norbert, je veux que tu te touches, dans cette position !

La jeune femme, la tête toujours enfouie dans son oreiller, entreprit de se caresser. Ce spectacle n'inspirait en rien Norbert, qui essayait de gagner du temps. Il buvait de plus en plus avidement, tétant au goulot le doux breuvage. Le goût sucré, qu'il imaginait tenir de la vanille ou de la mangue, l'écœurait de plus en plus, et conjugué au resserrement de son estomac, engendra un irrépressible hoquet. Norbert porta sa main à la bouche mais trop tard. Il lâcha la bouteille vide et courut vers la fenêtre. Mais s'étant pris les pieds dans le tapis, il chut lourdement, tout en vomissant une bile orange qui jurait avec les couleurs délicates de l'objet.

- Non mais regardez-moi ça, dit la jeune femme qui avait cessé de se caresser. Le pourceau, il y en a partout, avec ça, et sur mon tapis persan !
- Dé... désolé, dit Norbert.

Mais l'alcool trop fort bu trop vite aggravait ses effets. Norbert, ayant tenté de se relever, s'effondra dans les vomissures, inerte. La dernière pensée qui lui traversa l'esprit comme la balle qui déchire la tête du soldat à l'heure de la bataille fut que pour baiser Ninon, il faudrait qu'intervienne un miracle. Dans les choses de l'amour, on peut s'attendre à tout, même à ce qui touche au miracle.

Chapitre XVII : Retour projeté à Étrépigny

Norbert se réveilla avec un mal de crâne atroce. Il vomit quelques traits d'une bile jaune et verte puis, tremblant, il se recoucha sur sa paille. Il faisait froid dans la cellule et l'homme tremblait de tous ses membres. Dans un suprême effort, il se leva, alla jusqu'à la porte et appela son gardien :

– Fonterelle, par pitié, de l'eau, de l'eau, je vous prie...

– Tu boiras quand j'en aurais reçu l'ordre. Ah, tu fais moins le faraud, n'est-ce-pas, monsieur le géniteur ! Je me demande bien ce qu'elle te trouve, va, avec ton aiguillette nouée. Maintenant, fous-moi la paix, ou je te mets une raclée dont tu te souviendras !

Brisé, les épaules basses, Norbert s'en retourna vers la banquette de bois. La cellule était faiblement éclairée par une petite ouverture doublée par des grilles, mais elle était si profondément engoncée dans le mur qu'il ne pouvait même pas les toucher du bout des doigts. Le mobilier se composait d'un bat-flanc sur lequel était jeté un matelas rempli de paille humide et d'un tabouret qui lui servait également de table, raison pour laquelle s'y trouvait encore le broc d'eau croupie, l'assiette vide et la cuiller de son dernier repas. Norbert tenta d'en boire une gorgée mais le goût infect de l'eau, entre la poussière mouillée et le pain rassis, provoqua un autre haut-le-cœur. L'odeur douceâtre de la bile lui emplit les narines mais il put limiter son hoquet.

Il reposa la tête et, les mains sur le visage, se mit à pleurer doucement, d'un sanglot muet et inattendu. Norbert sentait un liquide ruisseler le long de ses tempes, parcourir les creux de ses mâchoires, chercher le trou des oreilles. Du bout des doigts, il s'essuya les joues. C'est seulement lorsqu'il eut porté le bout des doigts à la bouche qu'il perçut le caractère salé du liquide qui lui inondait le visage. Il comprit qu'il était en train de pleurer et cette prise de conscience l'emmena vers un plus profond désespoir. Il produisit bientôt une

sorte de râle, un bourdonnement de la gorge qui, de mélopée, se transforma en plainte.

Norbert craquait.

Il ressentait à nouveau la brisure intime et incernable qui l'écartelait, à Nieuport, lorsqu'il était en proie à des crises d'angoisse. Malgré tout ce qu'il avait subi depuis la disparition d'Antoine, il avait été épargné par ce mal; maintenant, il le reconnaissait. Il se mit en boule et, tremblant, se laissa gagner par la crise. Il sentit une sourde douleur lui serrer la poitrine, comme si son cœur était sur le point d'exploser. Il en conçut une peur panique, qu'il combattait en s'agrippant au bois de la couchette. Il ne parvenait plus à respirer. Bientôt, sa vue se brouilla et les quelques sons qui perçaient les murs de la cellule gagnèrent en force, de sorte qu'il avait l'impression qu'on lui vrillait les tympans et que sa tête allait exploser. Il tomba évanoui.



Depuis une semaine, tous les soirs, Norbert était extrait de la cellule, amené dans la chambre de Ninon. Elle l'y attendait, presque toujours nue, mais dans des postures et des états d'esprit différents. Elle lui ordonnait parfois : « Déshabillez-moi, mais pas trop vite ». Mais rien n'y faisait, il n'y arrivait pas. C'est pourquoi Ninon le forçait à boire les mélanges aphrodisiaques qu'elle concoctait à son usage et qui le rendaient malade, en plus du champagne censé lui donner de l'ardeur et qui, en telle quantité, n'arrivaient qu'à le faire roter malgré tous ses efforts de maintenir un semblant de dignité face à tant de malignité. Ces bruits qu'il ne parvenait pas à empêcher accentuaient le côté piteux de sa virilité que rien, décidément, ne semblait pouvoir réveiller. Il craignait par-dessus tout l'instant où l'ordre tomberait: « Et maintenant, vous... Déshabillez-vous ! »

L'échec quotidien reconnu et moqué, Ninon congédiait son incapable amant. Il était rejeté au cachot, où il grelottait souvent jusqu'au petit matin avant de

s'endormir pour quelques courtes heures d'un sommeil tant agité qu'inconfortable.



Ninon la Mort jouissait avec volupté de la puissance qu'elle exerçait sur lui. C'était ce qu'elle préférait dans son pouvoir total. La mort qu'elle dispensait avec largesse la satisfaisait d'une décharge de plaisir qui la parcourait de la tête aux pieds mais elle savait que cette sensation était d'autant plus intense qu'elle arrivait au terme d'un long jeu de tortures et d'épuisement. Norbert était sous son joug; elle disposait de lui. Elle aimait lui faire donner le fouet, avec ce qu'il fallait de retenue pour ne pas le faire saigner. Parfois, quand elle le voyait à bout, elle éprouvait l'étrange désir de le reconforter, de cesser là ce jeu méchant et inutile. Elle éprouvait alors le meilleur des plaisirs de la cruauté, qui est de ne pas y céder. Ninon la Mort voulait voir crever Norbert, mais pas trop vite. Elle avait gagné. Il s'agissait de profiter de sa victoire et de la compléter par ce qu'elle voulait par-dessus tout: un fils issu de ses entrailles. Un fils comme Henri, qui s'inquiéterait d'elle, et bien mieux qu'Antoine, lequel ne semblait plus s'inquiéter de son père, il est vrai à cent lieues de s'imaginer ce qui se tramait dans les recoins obscurs du château, qu'on lui avait dit hantés par des fantômes terrifiants. Il n'osait depuis plus s'y aventurer (à quelques reprises, il avait semblé à l'enfant terrorisé que des cris de plainte et des supplications, en effet, montaient des profondeurs de la nuit).

Le soir, Antoine couchait sous la protection de La Pogne. Ils ne se quittaient plus, les deux ayant trouvé en la compagnie de l'autre le meilleur gage de sécurité ; le petit garçon profitait de l'ombre familière du géant pour y trouver le sommeil, le géant en disgrâce jouissait de l'immunité que lui donnait son statut de confident du petit. Consciente du danger, Ninon n'avait pas encore réussi à faire cesser cet agaçant manège, bien qu'elle eût multiplié les cajoleries et les propositions à dormir dans la chambre à côté de la sienne.

Ce soir-là, la vénéneuse marquise était dans son bureau. On lui avait apporté une lettre au grand galop. Plus exactement, le coursier lui avait tendu un paquet, qui contenait deux lettres, ainsi que deux manuscrits qu'elle avait immédiatement reconnus. Elle avait tout remballé sur le perron et avait continué son examen dans son bureau, au premier étage du château. Là, le dos à la fenêtre, elle avait pris connaissance de la première missive. C'était une lettre de ce soudard de Tape-à-Gaille qui l'avertissait de la mort de René de Triviers. Rien qu'elle ne sût déjà, sinon que Tape-à-Gaille lui annonçait qu'il avait des affaires à régler avec elle. Il l'enjoignait également, si elle savait où il était, de venir avec Norbert. La marquise réfléchit et en conclut qu'ils se connaissaient. C'était probablement Norbert qui l'avait averti de la mort du vieux. Enfin Tape-à-Gaille concluait d'une phrase qui signifiait que sa vie touchait à son terme. Il faudrait faire vite si elle voulait l'attraper vivant.

La deuxième lettre était un bout de chiffon, signé d'un nom incompréhensible, qu'elle avait supposé être d'origine néerlandaise. Rédigée de la main d'un frère de la flibuste, elle expliquait les circonstances de la mort de Veyrand. Quant aux deux manuscrits, c'étaient les documents qui étaient aux mains de Veyrand, dont on lui transmettait la copie. Mafumba les lui avaient extorqués quelques minutes avant son supplice, et les flibustiers se les étaient partagés. Mafumba, persuadé que la clef du secret se trouvait chez Ninon, était à sa recherche... Et Tape-à-Gaille, ingénument, en bon corniaud qu'il était, lui avait envoyé le tout, sans en comprendre l'importance.



Ayant pris connaissance de son courrier, Ninon se dirigea vers un porte-document, qui occupait un coin du bureau. Elle en sortit un manuscrit et le déposa sur la table. Ensuite elle disposa les deux autres en dessous et les contempla longuement.

*Prime du Triangle gravir le Grand Morne
Poser deux Pieds crochus sur la Montagne de la Pichelotte.
Féconds sont Tierce et Sixtes, et la Dîme enrichit.*

*En second vient du Trio qui va à l'essentiel.
Voguer trois mois pluvieux vers Hispaniola fontaine de la Richesse.
Le second et septième séduisent la Fortune.*

*Joins-y les deux premières dissipe le Néant
Creuses des tombes sinistres à répéter Mort de l'Amour.
Ad libitum restent la prime et quarte.*

Ninon s'avoua vaincue après un quart d'heure de cogitations. Elle ne comprenait pas un traître mot de l'énigme et son agacement était au comble. Il fallait trouver ! Or sans arrêt, son esprit se fixait sur l'idée que Mafumba pouvait surgir d'un moment à l'autre. Ninon ouvrit la fenêtre de son bureau. Dans le lointain, elle voyait des paysans s'occuper à leurs travaux. Et si Mafumba, sournois et imprévisible, était au milieu d'eux ? Ninon l'avait toujours craint comme la peste, éprouvant pour lui un étrange sentiment de méfiance et de dégoût, un sentiment inconnu qu'elle envisageait peut-être être la peur.

Tout à coup, comme elle relisait pour la vingtième fois les trois petits feuillets, Ninon la Mort eut une révélation. Elle descendit dans les souterrains du château, une torche à la main. Une idée plus précise lui vint, d'autant plus tentante qu'il lui fallait sans trop tarder s'en aller à Chatou où des affaires importantes l'attendaient. Arrivée devant la cellule de Norbert, elle intima l'ordre à Fonterelle de lui ouvrir et de l'accompagner. Ils entrèrent à deux dans la cellule.

– Debout, dit Ninon. Ce soir, tu dors dans un lit. On va te donner une chambre, bien close, où tu resteras cloîtré et où je ne te visiterai pas, ceci d'autant que je suis dans mes mauvais jours ; je doute que cela te mette en train. Tu as trois jours pour manger ce que tu voudras et recouvrer des forces. Un voyage nous attend. Nous irons à Étrépigny.

Chapitre XVIII : Je t'ai enfin trouvé, trésor !

L'horrible séance durait déjà depuis plus d'une demi-heure. On avait ligoté le vieil homme sur sa chaise, assis sur un cilice, de sorte que son propre poids lui était insupportable. Puis, avec délectation, Ninon la Mort avait ordonné à La Pogne de lui arracher les ongles de la main gauche. Le séide avait attaché le poignet du vieux à l'accoudoir et avait glissé les deux mâchoires de la pince en dessous de l'ongle. Un hurlement terrifiant s'était ensuivi. La Pogne avait alors exhibé son trophée, petite corne jaune translucide, qui dégouttait de sang. Ensuite, il avait arraché l'ongle de l'annulaire, puis du majeur. Norbert avait eu envie de vomir à chaque opération. Il n'osait pas regarder. La pensée qu'il pouvait croiser le regard de Tape-à-Gaille le terrifiait.

Norbert était anéanti. Il sentait la rage monter en lui, associée à un profond sentiment d'impuissance. À deux reprises durant le voyage, il avait tenté de s'enfuir. En vain. Finalement, Ninon lui avait mis le marché en main : s'il tentait encore quoi que ce soit, ce serait Antoine qui en ferait les frais. "Rien ne m'arrête, avait-elle dit, je te le prouverai à l'étape".

Le soir même, Fonterelle était revenu chargé d'une bien curieuse prise, un enfant qui devait avoisiner les dix ans. "Regarde, lui avait-elle dit, ce petit paysan pourrait être ton fils". Et elle l'avait étranglé sous ses yeux, avec un garrot qu'elle avait confectionné avec son foulard. Toute la nuit, Norbert avait pleuré tout ce qui lui restait de larmes ; au matin, il avait creusé la tombe de l'enfant. Dorénavant il suivrait, la tête basse, définitivement brisé.

Arrivés à Étrépigny, Ninon, La Pogne et Fonterelle s'étaient dissimulés derrière un gros tilleul, non loin de l'entrée du domaine. Lorsque Tape-à-Gaille, méfiant, avait ouvert à Norbert, ils avaient déboulé comme des furies. Bousculé, le vieux monsieur avait été emporté dans la demeure par La Pogne, qui l'avait littéralement jeté sous son bras.



– Vas-tu enfin parler, vieux sapajou ? Ou faut-il que nous te travaillions plus encore ?

D'un signe du chef, Tape-à-Gaille signifia qu'il abdiquait. Il releva péniblement la tête, puis, comme si chaque mot lui coûtait un effort surhumain et que raccourcir le temps du discours était s'assurer de le terminer, il parla d'une traite. "Si c'est le trésor que vous cherchez, vous trouverez ce qu'il en reste dans la cache qui se trouve à trois pas de la fontaine, sous la dalle de pierre bleue, dans la serre. Allez-y voir, vous verrez bien que je ne vous mens pas..."

D'un geste, Ninon indiqua à Norbert d'aller vérifier. Fonterelle lui emboîta le pas. Les deux hommes entrèrent dans la serre, adossée à l'ancienne façade. Malgré la saison déjà avancée, il régnait dans l'immense bâtisse une ambiance tropicale. Un éclair bleu et jaune passa au-dessus de leur tête, produisant un bruit qui ressemblait à un grincement. Les deux hommes sursautèrent et virent un magnifique perroquet se poser sur une des poutres de l'édifice.

– Dieu est amourrr, Dieu est patience, Dieu est justice !

– Qu'est-ce donc que cela ? dit Fonterelle.

– C'est Coco, le perroquet de Tape-à-Gaille, répondit Norbert en se soulevant la lourde dalle. Il vit ici, il est parfaitement inoffensif. Venez m'aider, je vous prie, cette dalle est affreusement lourde. Fonterelle se rapprocha de Norbert mais il ne l'aida point. La tête relevée vers le perroquet, il paraissait inquiet. L'oiseau, une patte en l'air, semblait se gratter une oreille imaginaire, à la manière des chats. Lorsqu'il reposa sa patte, il fit redresser les plumes de son cou et entonna à nouveau sa sempiternelle mélodie :

– Dieu est amourr, Dieu est patience, Dieu est justice !

– Ah, sacré volatile, s'il pouvait se taire ! Il veut sans doute nous attaquer !

– Dieu est amourrr, Dieu est patience, Dieu est justice !

– Et cette voix, peste ! On dirait que cet animal me fiche une sacrée trouille! Il va nous attaquer, pour sûr.

Pendant ce temps, Norbert était enfin parvenu à déplacer la dalle. En dessous se trouvait bien une cache, soit un trou comme une entrée de puits, tapissé

de briques rouges, qui recelait un petit sac de jute. Norbert l'exhuma et dit à son acolyte d'en vérifier lui-même le contenu.

Hésitant, semblant toujours craindre une attaque de l'oiseau, Fonterelle jeta un regard furtif.

– C'est bien cela. Eh bien, c'est bon, ne traînons pas. Cet oiseau de malheur ne me dit rien qui vaille.

– Dieu est amourrr, Dieu est patience, Dieu est justice !

– Vas-tu te taire, satanée bestiole !

À ces mots, Fonterelle fit feu en direction du perroquet. Le mousquet cracha son plomb dans un nuage de fumée bleutée et l'oiseau s'abattit au sol, raide mort. "Je l'ai eu, dit-il, cette sale bête ne pourra plus nous attaquer". Il se dirigea vers la dépouille et y jeta un coup de pied. Puis, il se pencha sur sa victime et déplaça une aile. "Tout de même, dit-il, une sacrée bestiole..."



Fonterelle n'eut pas le temps d'en dire plus ou de se retourner car il sentit un courant assourdissant lui parcourir l'échine. Surpris par cette soudaine sensation, il aperçut une pointe d'épée qui lui sortait du thorax, à la hauteur du sternum. Ébahi, Fonterelle voulut crier, mais aucun son ne sortit de sa gorge, ce qui l'étonna plus encore. Il eut l'impression fugace d'être devenu parfaitement sourd. Mais cette pensée l'effleura à peine : un poids énorme s'abattit soudain sur ses épaules, sa tête bascula vers l'avant, entraînant tout son corps dans la chute. Le temps d'ouvrir les yeux, il reprit connaissance au contact du carreau de terre cuite. Il ne pouvait plus bouger. Une bave sanguinolente lui emplit la gorge, envahit sa bouche, bientôt suivie d'un filet de sang. Que lui arrivait-il ? C'était étrange. Il n'éprouvait aucune douleur. Il vit très distinctement Norbert passer à côté de lui, une épée à la main, après avoir enjambé son corps. Fonterelle comprit que Norbert avait dû trouver l'arme dans la cache, tandis qu'il était lui à se préoccuper de l'oiseau. Il voulut crier pour prévenir, mais aucun son ne sortit de sa gorge. Alors, comme un

écho qui s'amplifiait, il entendit la voix de Ninon qui criait à La Pogne de l'attraper. Attraper qui encore ? "Ne le laisse pas s'échapper !". Fonterelle sentait le froid du carreau qui lui engourdissait la joue, ce qui n'était pas désagréable. Il y eut un bruit de course. Puis quelqu'un dit :

– La Pogne, pour l'amour de Dieu, je t'offre le salut. Ce n'est pas trahir que de choisir la vertu. Souviens-toi, La Pogne, et pose cette arme.

– Ne l'écoute pas. Empare-toi de lui, je le veux vivant !

– Nous allons nous battre, La Pogne ! Je ne le veux point, et toi non plus.

Fonterelle fit un effort désespéré pour comprendre ce qui se passait. Oui, c'était cela, Ninon et le saisonnier se disputaient les faveurs de La Pogne. Mais pourquoi ? Tout s'estompait. Il ressentit un profond engourdissement, une sorte d'ivresse qui le faisait tourner, monter son corps jusqu'au faite de la charpente. Il y voyait mieux. Oui, il voyait presque, oui, c'est comme s'il voyait les deux hommes face à face. Le saisonnier, le géniteur, le type qui couchait avec la marquise était en face de La Pogne. Il lui disait quelque chose mais il n'entendait pas. Un bruit d'oiseau, le tournoiement, un moment dans la mêlée, les épées qui s'entrechoquent. Garder les yeux ouverts, ne plus bouger, rester immobile, cesser de tourner. Il y a quelque chose qui l'a saisi par les pieds et qui le fait tourner. Il sent que les doigts de ses mains s'accrochent au pavé lisse. Il ne bouge pas : il tourne. C'est un triste jeu de lumière et d'ombre, de bruit et de silence, de peine et d'apaisement. Quelqu'un le saisit par les cheveux. "Cet imbécile est mort", dit la voix à l'instant précis où Fonterelle cesse d'entendre.



Au regard que lui adressa Tape-à-Gaille, Norbert comprit qu'il serait absous de son crime par le vieillard. Lorsqu'il était revenu, empoigné par La Pogne, le vieux lui avait souri. "Tu as fait ce que tu as pu, mais je le devine, le courage est encore à venir". Puis, bravache, il avait toisé Ninon.

– Tu es une misérable, et ce géant ne vaut pas mieux. Vous êtes indigne de la Flibuste, soyez maudits ! Pourquoi ? Je t’ai écrit, Ninon, pour t’en avertir. Je t’ai écrit que Triviers était mort, et tu connaissais son héritage. Tu sais tout, Ninon, et tu ne comprends rien. La colère t’aveugle, tu es sans pitié, tu ne te laisses aucune chance. Tout était pour toi. Cela n’était pas nécessaire...

– Pas nécessaire, reprit narquoisement la marquise, et si tout cela était de mon goût ? Si j’y prenais plaisir... y as-tu pensé ? Maintenant, vieux cochon merdeux, je veux te voir crever, mais avant, il me faut un autre renseignement. Car tu ne m’endors pas avec tes imprécations. Ce n’est pas le trésor de Grammont que je recherche, du moins pas celui-là, non, ce que je veux, c’est savoir où Grammont a caché le pectoral de Cortès. Le bijou qu’il a pris à l’empereur et dont plus personne n’a entendu parler, deux une demi-livre d’or pur, autant d’argent, garni d’émeraudes et de rubis. Il est caché ici quelque part, j’en suis sûre.

– Plutôt mourir que de révéler quoi que ce soit.

– Ah, dit la Marquise, cette exclamation vaut un aveu. Le vieux sagouin sait donc quelque chose ! Eh bien c’est accordé, tu vas mourir, mais auparavant, tu vas parler. Oh, il n’est même plus nécessaire de te travailler. Voici le pacte: tu parles et je te promets une mort rapide; tu ne parles pas et je te promets la mort la plus atroce que tu puisses imaginer – et je te promets autre chose... je te promets que ce cher Norbert, le protégé de ton ami Triviers, mourra devant toi, dans les souffrances que tu endureras juste après lui. Alors ?

– La chapelle Notre-Dame de l’Arbrisseau.

– Comment dis-tu ?

– C’est une chapelle non loin de Chimay, à Salles. C’est là qu’est enterrée Isabelle, que Grammont avait tant aimé. Grammont l’a fait enterrer avec le bijou. Notre-Dame de l’Arbrisseau.

– C’est bien, dit la Marquise en se retournant vers Norbert, je tiens parole. Eh bien, monsieur le chevalier, je vous laisse faire. De votre habileté dépendra sa souffrance. Abrégez, je vous prie, conclut-elle en lui tendant le couteau. Les yeux brouillés de larmes, Norbert enfonça l’arme entre deux côtes, sur le flanc gauche du vieillard.

– Bien, bien, c’est un joli coup. Le médecin connaît son affaire. Deux morts

dans le quart d'heure, c'est un beau tableau de chasse. Te voilà désormais des nôtres, tu en es digne, tu as attrapé le goût du sang, je n'ai même pas dû t'obliger à trucider cet abruti de Fonterelle, comme j'allais te l'ordonner, tu t'en es chargé tout seul. Tant que tu m'obéiras et me serviras, et tu sais de quelle façon je l'entends, tout ira bien pour toi... C'est trahir que choisir la vertu. Mais assez parlé, je me laisse attendrir, ma parole ! nous partons aussitôt. Le pectoral de Cortès nous attend.

Chapitre XIX : Et à la fin...

Eh bien voilà, c'était le prix à payer, se dit Norbert, perdu dans ses pensées, cheminant au pas à quelque distance de Ninon et La Pogne. Je me suis moi-même maudit. J'avais peur. Je me suis accroché à tout ce qui faisait de moi un homme, en vain. J'ai perdu beaucoup de temps. Cela n'a servi à rien... Je voulais être un pirate, j'en suis devenu un... Par conséquent mon état est tant changé que je ne suis plus l'homme qui le souhaitait. Changer d'état ne veut sans doute rien dire. Je voulais être un pirate or j'ai tout fait pour ne pas le devenir. J'ai respecté ma parole et la chose vivante, et me voici un tueur, et me voici parjure. Je suis pirate. Le sort a résolu ma contradiction...

Égaré dans ces pensées confuses, Norbert se redressa sur sa selle, soulageant son dos et son cerveau. Le trio avait prudemment évité de passer par la ville et arrivait en vue de la chapelle par les campagnes et son réseau de haies. C'était une bâtisse grise et austère, isolée, se dressant au regard comme une grange orgueilleuse, pareille de tous côtés ; il fallait s'en rapprocher davantage pour dissocier la façade de l'ensemble. Norbert vit que Ninon l'indiquait du doigt à La Pogne. La jeune femme se tourna vers lui. D'un mouvement fluide, son geste passa du rappel du silence à l'invitation à se rapprocher.

Ce fut la fin. Ce geste – cet index tendu sur les lèvres closes, cette main qui descend vers le sein droit, qui passe en dessous et remonte ensuite à la hauteur de l'épaule, ces quatre doigts qui s'infléchissent, montent et descendent au rythme du poignet en une danse captivante – marqua la fin. Ou alors (sans doute Norbert voulait-il encore s'illusionner sur son libre-arbitre) vaut-il mieux parler de début que de fin : le début commença donc tout de suite après cela, lorsqu'il interrompit ses pensées, comme on se réveille en sursaut d'une courte sieste et que, sans plus se poser de questions, il obéit à l'injonction silencieuse.

Norbert ne se poserait plus de question. Tel le cobra face à son charmeur, il vint se placer à un pas de sa belle maîtresse. Ninon était désirable. Il voyait

ses larges épaules onduler comme une houle paisible, sa main gantée posée sur le pommeau de la selle, son bras tendu vers l'objectif. Ce n'est pas ce que l'homme regardait, car la posture de la femme, cambrée sur l'animal, suggérait qu'elle pourrait adopter exactement la même position si elle venait se planter sur lui. Oui, c'était plutôt le début, car Norbert sentit tout à coup son désir naître. "Je bande, nom de Dieu, je bande !" se dit-il. Il posa une main déjà satisfaite sur son entrejambe. Il sentit que sa bite était dure comme du bois, vigoureuse, insatiable. Norbert sourit pour ne pas hurler. Il se sentait jeune, conquérant, invincible.



Ce fut ensuite aussi simple qu'un jeu d'enfants. La porte de la chapelle s'ouvrit sans bruit. On entra dans l'unique pièce, pavée de blanc et noir. Au mur, des deux côtés, des ex-voto avaient été disposés. C'étaient pour la plupart des remerciements à la Vierge, pour avoir sauvé un être aimé. "Sottises, dit Ninon, aucune valeur." Aucun de ses deux compagnons ne lui eût donné tort. Ninon marchait comme un chat, ses bottes ne faisait aucun bruit. En deux pas de balourd, Norbert fut à ses côtés. Il lui prit le bras et, sans lui laisser le temps d'esquisser le moindre geste, l'amena à son entrejambe. Norbert sentit la main de son boss se déplier là où il l'avait menée. Ninon tâta fermement la marchandise et sourit. Leurs regards se croisèrent. Ils surent qu'ils étaient amants. Enfin. "Pas tout de suite, ordonna Ninon. Le trésor d'abord."

De l'autre côté de la chapelle, La Pogne s'était mis à genoux. Il donnait de vigoureux coups de pic sur une dalle de pierre bleue, gravée d'un cœur. Ce cœur était presque effacé car les implorants avaient l'habitude de le froter d'un tissu imbibé d'eau bénite ; en dessous de la dalle devait être le tombeau d'Isabelle de Croÿ. Norbert et Ninon virent le géant se relever, le pic semblant un fétu entre ses gigantesques mains.

– Je n'y arrive pas de la sorte, dit-il, je n'obtiens que des éclats, la pierre est trop épaisse, elle s'écaille plutôt qu'elle ne se brise... Sur ces mots, il redressa son pic au-dessus de sa tête et dans un geste rageur d'une verticalité radicale,

il abattit l'instrument au milieu du cœur. Un claquement sec s'ensuivit, et l'on vit une fissure zébrer la pierre en son travers. Deux coups secs, assénés aux deux extrémités, achevèrent de disloquer l'assemblage, ce qui permit à la Pogne d'y introduire la pointe du pic. Il souleva la demi-pierre comme si cet effort ne lui coûtait rien. Norbert qui l'avait rejoint tenta de l'aider, mais il ne put bouger l'autre morceau, même d'un quart de pouce. La Pogne s'en chargea avec une expiration moqueuse. Les deux hommes étaient maintenant en face d'une surface de terre sablonneuse, parsemée de quelques petits cailloux bleus, damée par le poids de la pierre tombale. "C'est ici, j'en suis certain", dit La Pogne. Le géant se baissa et gratta la terre. Ses gros doigts révélèrent bientôt la surface brute d'un cercueil fait de planches de chêne. La Pogne dégagea grossièrement la boîte et planta son pic à côté, pour faire levier. En deux ou trois coups, le cercueil fut exhumé, posé sur le carrelage bicolore, fracturé et profané.

– C'est bien cela, souffla Ninon. C'est le pectoral de Cortès. Quelle merveille ! Quel poids ! Regardez à côté, ce n'est pas complet. On m'avait parlé d'un mélange d'or et d'argent, de pièces précieuses... or je ne vois que de l'or, ce n'est pas normal.

Sans un mot, La Pogne empoigna le cadavre momifié. La morte était vêtue d'une robe blanche – sa robe de mariée, probablement. Elle était coiffée d'une couronne de fleurs grisâtres. La chair avait fondu sur les os, révélant leurs arêtes et saillants sous une peau de parchemin jaunie. Les doigts crispés du cadavre se terminaient par des ongles démesurés, ce qui donnait l'impression qu'ils avaient continué de pousser après la mort. La Pogne souleva le corps et retira un sac qui se trouvait entre celui-ci et la paroi du cercueil. Il l'ouvrit. Puis, le vida sur le sol. Une centaine de pièces grisâtres se répandirent sur le sol, parsemées de pierres précieuses.

– L'argent, les bijoux, les émeraudes... Enfin !

Ninon se tourna vers Norbert et lui commanda, haletante, “maintenant, maintenant !” À pleine bouche, elle l’embrassa, en se collant à lui ; Norbert n’eut plus qu’à se laisser aller.

On ne sut jamais ce qu’Isabelle de Croÿ pensa du sort que lui réserva La Pogne (aussi ne peut-on dire quatre) mais ce fut un quart d’heure d’intenses délices pour nos trois protagonistes.

Au dehors, la lune borgne brillait de son œil blafard. Un vent glacial rebondissait sur les parois de la chapelle et faisait trembler les dernières feuilles du tilleul.

– Il ne faut pas que cet arbre voie le prochain printemps, dit Ninon. Coupez-le.

Norbert se dirigea vers son cheval. D’une des fontes, il tira une petite hache, en estima le taillant du pouce et, sans un mot, il attaqua l’écorce. La Pogne vint derrière lui et appuya de tout son poids sur le tronc. Norbert se sentait bien. Il suffisait de se laisser aller pour se sentir vivant. Car c’était lui qui maniait l’outil, lui qui décidait de la vie et de la mort, lui qui avait le pouvoir, en ces quelques minutes, de défaire cinquante années d’efforts continus. Tchoc, tchoc; les copeaux volaient, réguliers, un coup de biais, un coup à l’horizontale; tchoc, tchoc.

– Bon, ça vient ?

– Je sens qu’il commence à bouger, dit la Pogne, on dirait qu’il flotte un peu. Encore un effort !

Norbert ne disait rien. Il était concentré sur son ouvrage. Il veillait à la répétition de ses coups, pensant plutôt à celui qui suivrait, variant les angles d’attaque. Tchoc, tchoc.

– Ah, la tête du curé, demain ! s’amusa Ninon. Quel dommage de ne pouvoir y assister !

– C’est bon, tu peux arrêter, dit La Pogne, je vais le faire tomber.

Norbert cessa. Il se releva, passa une main sur le bas du dos, endolori. La Pogne, les bras tendus, poussait de toutes ses forces.

– Mets encore un coup, là, il est en tension, dit La Pogne à Norbert. Tchoc, tchoc. Les fibres de l'arbre cédèrent sous deux coups précis. Le tilleul prit une inclinaison et, pesamment, sous la poussée de La Pogne, commença sa descente.

– Encore ! Tchoc, tchoc. Tape à côté, là, comme pour le déhancher. Tchoc, tchoc. C'est bon, je l'ai, il est parti. La Pogne accompagna l'arbre jusqu'au sol. Les branches du houppier, déjà larges, empêchèrent le tronc de s'y poser.
– Une bonne chose de faite, dit Ninon. Du feu, maintenant.

La Pogne sortit un briquet de sa poche. Il enflamma l'amadou. Une mince fumée blanche, tout de suite suivie d'une flamme claire, annonça l'opération suivante. La Pogne fit une sorte de boulette, qu'il disposa juste en dessous de la pointe de flèche, et y mis le feu.

– Allez, allez, ne traînons pas.

La Pogne fit un signe de la tête. Il prit son arc et se dirigea vers la chapelle. Il entra. Sans viser, il tira vers le plafond. Il vit distinctement la flèche enflammée s'y ficher. Puis sortit. Il fit un deuxième signe de la tête à Ninon, qui s'était déjà remise en selle.

– Je crois que nous formons une bonne équipe tous les trois. Filons, les gueux ne vont pas tarder. Il nous faut avoir passé la frontière avant l'aube.

Et, dans la nuit noire et venteuse, tournant le dos à l'enfer brûlant qu'ils laissaient, nos trois compagnons reprirent leur chemin d'errance, de mort et de désolation.

FIN